

Michel Leiris

L'Afrique fantôme



Te

Gallimard

Extrait de la publication

PRÉAMBULE À
L'AFRIQUE FANTÔME

Au retour de mon premier voyage en Afrique noire, je remis à André Malraux, alors lecteur aux Éditions Gallimard, copie des carnets de route que j'avais tenus au cours de ce voyage grâce auquel, en même temps que je plongeais dans un monde que je n'avais encore guère connu que sous son éclairage de légende, je m'étais initié au métier d'ethnographe. *De Dakar à Djibouti (1931-1933)*, tel aurait été — autant qu'il m'en souvienne — le titre de mon ouvrage si Malraux, jugeant avec raison que ce titre était bien terne, ne m'avait engagé à chercher autre chose. Presque aussitôt, *L'Afrique fantôme* me parut s'imposer, allusion certes aux réponses apportées à mon goût du merveilleux par tels spectacles qui avaient capté mon regard ou telles institutions que j'avais étudiées, mais expression surtout de ma déception d'Occidental mal dans sa peau qui avait follement espéré que ce long voyage dans des contrées alors plus ou moins retirées et, à travers l'observation scientifique, un contact vrai avec leurs habitants feraient de lui un autre homme, plus ouvert et guéri de ses obsessions. Déception qui, en quelque sorte, amenait l'égoïste que je n'avais pas cessé d'être à refuser, par le truchement d'un titre, la plénitude d'existence à cette Afrique en laquelle j'avais trouvé beaucoup mais non la délivrance.

Quelque quinze ans plus tard, alors que s'amorçait le processus qui devait aboutir à ce qu'on a nommé présomptueusement la « décolonisation », il me sembla que le monde noir — africain ou autre — prenait bel et bien corps pour moi, et cela parce que les circonstances me permettaient de penser que, dans la faible mesure de mes moyens de chercheur et d'écrivain, je pourrais

apporter un concours indirect mais positif à ceux qui, ressortissants de ce monde noir, luttèrent contre l'oppression et affirmaient sur plus d'un point du globe leur particularisme culturel. Pour concrétiser l'homme d'une tout autre zone et être reconnu de lui — condition nécessaire d'un humanisme authentique — sans doute devais-je, rectifiant la vue que jusqu'alors j'avais eue de ma profession, passer par une ethnographie, non plus d'examen détaché ou de dégustation artiste, mais de fraternité militante. Plutôt que seulement ramasser — comme mes compagnons et moi nous l'avions fait entre Dakar et Djibouti, en usant parfois de moyens que, moins sûrs d'agir pour la bonne cause, nous aurions condamnés — des informations et des objets qui, enregistrés dans nos archives ou conservés dans nos musées, attesteraient que des cultures injustement méconnues ont une valeur en elles-mêmes outre que, sur nos façons à nous, elle sont riches d'enseignements, fournir aux gens qu'on étudie des données pour la construction d'un avenir qui leur sera propre et, dans l'immédiat, produire des pièces difficilement récusables à l'appui de leurs revendications, tels étaient les buts tonifiants que, mûri par l'épreuve de l'Occupation allemande et aidé par le cours que dans les conjonctures nouvelles ma vie professionnelle avait pris, j'assignais à l'ethnographie quelques années après la dernière guerre.

Or, en ce qui concerne du moins l'Afrique, je constate que ce continent, déjà fantôme à mes yeux de 1934, m'apparaît aujourd'hui de manière plus fuyante que jamais, ce qu'il faut bien — après des espoirs passablement irréalistes de désaliénation — appeler sa dérive agissant dans un sens non moins négateur que la gomme du temps. N'était le journal ici republié (sans l'alourdir de notes autres que celles qu'une première réédition m'avait paru exiger et en l'illustrant, grâce aux soins de mon collègue et ami Jean Jamin, avec sensiblement le même matériel, *clichés Mission Dakar-Djibouti*, que j'avais utilisé pour imager, au gré presque de ma fantaisie, l'édition originale et ladite réédition), — n'étaient divers autres écrits issus à plus ou moins long terme de l'aventure mentale plus encore que physique que fut ma première expérience africaine, celle-ci aurait pour le vieil homme de 1981, bien que ma haine ancienne de tout ce qui tend à dresser des barrières entre les races n'ait fait que se confirmer, si peu de réalité qu'elle

ne pèserait pas beaucoup plus, dans mon souvenir, que celui de maints rêves évanouis dont seuls les récits qu'à peu près de tout temps je me suis attaché à en faire ont encore quelque cohésion. Dois-je me reprocher cette infidélité, sachant que l'Afrique n'a pas besoin de moi et que grande était mon illusion quand je m'imaginai que, pour modeste qu'elle soit, ma contribution à son étude et, aussi bien, ces carnets qui rendaient compte ici et là de mes réactions d'Européen à ce que l'Afrique tropicale m'avait montré de ses splendeurs et de ses misères, pourraient avoir quelque utilité, en tant que témoignage portant si peu que ce soit à la réflexion les responsables d'alors ? A mon regret en effet, je ne crois pas non plus ce témoignage susceptible d'être considéré — au cas même où ils en prendraient connaissance — comme mieux que fantomatique par les gens dont dépend pour une large part le futur de cette nouvelle Afrique où se coudoient des peuples qui, depuis mon voyage d'autrefois, ont commencé à se libérer, très incertainement et, dans l'ensemble, sur un mode assez Charybde en Scylla pour que soit tristement justifié l'emploi du terme « néo-colonialisme ».

Reste pourtant — pierre marquant un tournant sur un sentier tout personnel — ce journal à double entrée, essentiellement succession de flashes relatifs à des faits subjectifs aussi bien qu'à des choses extérieures (vécues, vues ou apprises) et qui, regardé sous un angle mi-documentaire mi-poétique, me semble autant qu'à l'époque où Malraux n'en rejetait que l'intitulé, valoir d'être proposé à l'appréciation, évidemment pas de notre espèce entière, mais d'à tout le moins un certain nombre parmi ceux de ses membres qui parlent français et ne sont pas analphabètes.

Michel Leiris

Moi seul. Je sens mon cœur, et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaux pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

(Jean-Jacques ROUSSEAU, *Les Confessions*.)

C'est un livre bien dépassé par la situation — et pour moi bien vieilli — que cette Afrique fantôme réimprimée aujourd'hui quelques années après la mise au pilon, durant l'occupation allemande, de presque tout le reliquat de sa première édition. Un décret pris le 17 octobre 1941 par le ministre secrétaire d'État à l'Intérieur Pucheu avait, en effet, frappé d'interdiction cet ouvrage, vieux alors de plus de sept ans, guère diffusé et dont le gouvernement de Vichy ne se serait (j'imagine) pas inquiété, faute même d'en avoir connaissance, si quelqu'un de mes collègues ou confrères bien intentionnés ne le lui avait signalé.

L'ouvrage ainsi incriminé consistait — et consiste encore dans la présente édition¹ — en la reproduction, pratiquement sans retouches, d'un journal que j'ai tenu de 1931 à 1933 au cours de la Mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti, expédition dont le non-spécialiste que j'étais avait pu faire partie en qualité de

1. Strictement semblable à la première, abstraction faite d'un petit nombre de corrections visant à éliminer des coquilles, des négligences d'orthographe ou (dans les cas les plus graves et quand cela pouvait se faire sans trop changer le texte) de menues erreurs d'écriture. On trouvera, sous forme de notes groupées à la fin du livre (avec renvois par

« secrétaire-archiviste » et d'enquêteur ethnographique grâce à M. Marcel Griaule, qui en était le chef et avec qui me liait alors une amitié à laquelle le premier coup devait être porté par la publication même de ce livre, inopportun m'opposa-t-on, et de nature à desservir les ethnographes auprès des Européens établis dans les territoires coloniaux.

L'Afrique que j'ai parcourue dans la période d'entre les deux guerres n'était déjà plus l'Afrique héroïque des pionniers, ni même celle d'où Joseph Conrad a tiré son magnifique *Heart of darkness*, mais elle était également bien différente du continent qu'on voit aujourd'hui sortir d'un long sommeil et, par des mouvements populaires tels que le Rassemblement Démocratique Africain, travailler à son émancipation. De ce côté — je serais tenté de le croire — doit être cherchée la raison pour laquelle je n'y trouvais qu'un fantôme.

Il est probable, en effet, qu'une Afrique à peu près inconnue et non encore domestiquée, si tant est qu'à une telle époque j'eusse osé l'affronter, m'aurait fait peur et, de ce fait, aurait pris à mes yeux une plus grande opacité; il est probable également que j'aurais éprouvé une moindre solitude, découvrant l'Afrique de cette fin de demi-siècle, soit une Afrique tendue, dans une grande part de ses territoires, par le conflit opposant aux Occidentaux qui les exploitent un nombre chaque jour plus élevé d'hommes de couleur qui ne veulent pas être les dupes d'une mystification. Je ne puis nier, toutefois, que l'Afrique du début de l'avant-dernière décennie était elle aussi bien réelle et que ce n'est donc pas à elle mais à moi qu'il faut que je m'en prenne si les problèmes humains qui s'y posaient déjà ne m'ont frappé que lorsqu'ils revêtaient l'aspect d'abus absolument criants, sans m'arracher pour autant à mon subjectivisme de rêveur.

Passant d'une activité presque exclusivement littéraire à la pratique de l'ethnographie, j'entendais rompre avec les habitudes intellectuelles qui avaient été les miennes jusqu'alors et, au contact

dates, pages et paragraphes), un certain nombre de rectifications, éclaircissements ou autres additions qui s'imposaient, étant entendu que je ne me suis pas astreint à la mise au point « scientifique » d'un ouvrage dont le sens est précisément d'avoir été un *premier jet*. Toutes les notes en bas de page datent de la première édition.

d'hommes d'autre culture que moi et d'autre race, abattre des cloisons entre lesquelles j'étouffais et élargir jusqu'à une mesure vraiment humaine mon horizon. Ainsi conçue, l'ethnographie ne pouvait que me décevoir : une science humaine reste une science et l'observation détachée ne saurait, à elle seule, amener le contact ; peut-être, par définition, implique-t-elle même le contraire, l'attitude d'esprit propre à l'observateur étant une objectivité impartiale ennemie de toute effusion. Il me fallut un nouveau voyage en Afrique (1945 : la mission de l'inspecteur des colonies A.-J. Lucas en Côte d'Ivoire, pour l'étude de problèmes de main-d'œuvre) puis, en 1948, un voyage aux Antilles (où j'ai fait, comme trouvaille de loin la plus précieuse, celle de l'amitié des Martiniquais qui, sous l'impulsion d'Aimé Césaire, revendiquent aujourd'hui une vie conforme à leur dignité d'hommes), il me fallut ces deux autres voyages en pays coloniaux ou semi-coloniaux — effectués, l'un, dans le cadre d'un colonialisme alors soucieux apparemment de beaucoup s'assouplir, l'autre, sous le signe de la Révolution de 1848 et de l'abolition de l'esclavage dont on fêtait le centenaire — pour découvrir qu'il n'y a pas d'ethnographie ni d'exotisme qui tiennent devant la gravité des questions posées, sur le plan social, par l'aménagement du monde moderne et que, si le contact entre hommes nés sous des climats très différents n'est pas un mythe, c'est dans l'exacte mesure où il peut se réaliser par le travail en commun contre ceux qui, dans la société capitaliste de notre xx^e siècle, sont les représentants de l'ancien esclavagisme.

Perspective, certes, fort éloignée de ce à quoi je visais quand j'entrepris le voyage d'où est sortie L'Afrique fantôme et dans laquelle ce qui vient en gros plan n'est plus un fallacieux essai de se faire autre en effectuant une plongée — d'ailleurs toute symbolique — dans une « mentalité primitive » dont j'éprouvais la nostalgie, mais un élargissement et un oubli de soi dans la communauté d'action, à une communion purement formelle (être admis, par exemple, à pénétrer tel secret ou prendre part à tel rite) se trouvant substituée une solidarité effective avec des hommes qui ont une claire conscience de ce qu'il y a d'inacceptable dans leur situation et mettent en œuvre pour y remédier les moyens les plus positifs. Perspective de très simple camaraderie où, cessant d'aspirer au rôle romantique du Blanc qui, en un bond généreux (tel Lord Jim gageant de sa vie sa fidélité à un chef malais), descend du piédestal

que lui a fait le préjugé de la hiérarchie des races pour lier partie avec des hommes situés de l'autre côté de la barrière, je ne perçois plus guère, s'il est encore des barrières, que celles qui se dressent entre oppresseurs et opprimés pour les diviser en deux camps. Perspective, enfin, où ce qui m'apparaît comme le mal majeur n'est plus, en soi, le contact de notre civilisation industrielle amenant la déchéance des civilisations moins armées techniquement mais ce contact en tant qu'il prend la forme de la colonisation par quoi des peuples entiers se trouvent aliénés à eux-mêmes.

Un tel changement de perspective (d'aucuns diront reniement) me fait voir plus que jamais comme une manière de confession la publication de ces notes prises durant mon premier voyage en zone tropicale : répondant à un état d'esprit que j'estime avoir dépassé elles ont surtout pour moi valeur rétrospective de document quant à ce qu'un Européen de trente ans, féru de ce qu'on n'avait pas encore appelé « négritude » et poussé à voyager dans des contrées alors assez lointaines parce que cela signifiait pour lui, en même temps qu'une épreuve, une poésie vécue et un dépaysement, peut avoir ressenti quand il traversa d'ouest en est cette Afrique noire d'avant la dernière guerre en s'étonnant — bien naïvement — de ne pas échapper à lui-même quand il eût dû s'apercevoir que les raisons trop personnelles qui l'avaient décidé à s'arracher à ses proches empêchaient, dès le principe, qu'il en fût autrement.

On trouvera qu'en maints endroits, écrivais-je en prélude à ce livre dans l'édition de 1934, je me montre particulier, chagrin, difficile, partial — voire injuste, — inhumain (ou « humain, trop humain »), ingrat, faux-frère, que sais-je ? Mon ambition aura été, au jour le jour, de décrire ce voyage tel que je l'ai vu, moi-même tel que je suis... J'ajouterai aujourd'hui qu'en maints endroits aussi la suffisance de l'Occidental cultivé transparait, quelque dédain qu'il affiche pour sa propre civilisation ; chemin faisant, l'on me verra ici et là faire preuve d'esthétisme et de coquetterie, me complaire dans la délectation morose et la trituration de mes complexes, vaticiner sur les conjonctures politiques du moment, jouer certaine comédie d'enfant gâté ou bien manifester une nervosité de femmelette se traduisant parfois en mouvements d'humeur qui tendaient à m'identifier, l'instant d'un éclair, au colonial brutal que je n'ai jamais été mais à qui un certain goût conradien des grandes têtes brûlées des confins pouvait, par brèves

bouffées, me donner envie d'emprunter certains gestes. Et si, comme il y a seize ans, j'allègue pour ma défense le précédent de Rousseau et de ses Confessions, il me faut dire que c'est avec une bien moindre assurance, car je suis maintenant persuadé qu'aucun homme vivant dans le monde inique mais, indiscutablement, modifiable — sous quelques-uns au moins de ses plus monstrueux aspects — qu'est le monde où nous vivons ne saurait se tenir pour quitte moyennant une fuite et une confession.

Fourchette, 28 mai 1950.

Paris, 27 août 1950.

PREMIÈRE PARTIE

19 mai 1931.

Départ de Bordeaux à 17 h 50. Les dockers placent un rameau sur le *Saint-Firmin* pour indiquer que le travail est fini. Quelques putains disent au revoir aux hommes d'équipage avec qui elles ont couché la nuit précédente. Il paraît que quand le bateau est arrivé elles étaient venues sur le quai pour inviter les hommes à passer la nuit avec elles. Quelques travailleurs noirs du port regardent partir leurs camarades. L'un d'eux, vêtu d'un complet bleu marine croisé « à trois étages », coiffé d'une casquette à carreaux et chaussé vernis noir et daim blanc, est d'une grande élégance.

20 mai.

Mer belle, mais le bateau remue un peu. Oukhtomsky couché. Les autres tiennent à peu près, mais seul le quinquagénaire Larget est normal. Après déjeuner, nous allons à l'avant du bateau voir les deux cochons qu'on engraisse pour la consommation.

Comme autres animaux il y a à bord des chats, et un petit bouc qu'il y a 18 mois l'équipage a ramené de Sassandra. C'est une mascotte. De temps en temps il bande : son dard sort, il tourne la tête et se mord le membre. Entre Le Havre et Bordeaux, dans le même état, il a, paraît-il, arrosé Moufle. Une autre fois, il s'est arrosé le nez.

J'avais vu au Havre un petit chien noir, mais il n'est plus là, s'étant fait écraser à Bordeaux presque en débarquant.

21 mai.

Le bateau étant sorti du golfe de Gascogne, la mer est bien meilleure. Tout le monde commence à s'occuper. Griaule, Mouchet, Lutten et Moufle se font vacciner contre la variole. Je lis le tirage à part de l'article de Griaule sur « Le travail en Abyssinie ».

Déjeuner, avec une des bouteilles de bourgogne que nous a données la maison Chauvenet. Discussion sur la mathématique symbolique avec Larget notre doyen (impossibilité de concevoir un phénomène d'une manière plus simple que dualiste). Après déjeuner, vue des côtes d'Espagne. Le petit bouc urine et boit au jet, puis défèque.

Après-midi calme. Le soir mer houleuse. Nous choisissons des disques de phonographe appropriés, nous basant sur les traditions anciennes du cinéma et ne manquant pas l'inévitable tempête de *Schéhérazade*.

Nuit assez agitée, mais pas de malades.

22 mai.

Mer toujours agitée. Vers 10 heures et demie du matin, me trouvant à l'avant du bateau avec Griaule pour l'aider à prendre des photos, j'ai vu des dauphins. Jamais je n'en avais contemplé d'aussi près. Ils tournent comme des roues, avec leur queue dressée en gouvernail et complètent la mythologie du navire, inaugurée par le petit bouc.

De temps à autre, incommodé par les secousses, le couple de cochons criaille.

Les nègres de l'équipage circulent paisiblement et parfois sourient gentiment ; mais je ne sais ce qu'est devenu l'Annamite que j'avais aperçu hier ou avant-hier. peut-être est-ce le boy du capitaine ?

Au déjeuner, mangé de l'ailloli et du riz au curry. L'après-midi, à diverses reprises, les meubles font de grandes glissades et il faut se cramponner.

Au plus fort du remuement, Mouchet et moi nous exerçons à l'enquête linguistique sur un Krouman du bord, qui voyage comme passager — ainsi que d'autres noirs qu'on rapatrie — et

fait office de plongeur à la cuisine. Tous ces Kroumen étaient chauffeurs à bord d'un cargo de la Compagnie qu'on vient de désarmer. C'est pourquoi on les remet chez eux. Celui-ci est habillé à l'européenne — comme tous ses collègues, d'ailleurs. Il a deux canines de la mâchoire supérieure taillées en triangle et un bout d'or pour décorer les incisives.

L'enquête est interrompue pour une promenade sur le pont, car j'éprouve le besoin de prendre l'air. Ensuite, jeux avec le petit bouc.

23 mai.

Lutten et moi recevons le matin notre première piqûre antityphoïdique.

Nous avons passé par le travers de Lisbonne dans la nuit.

Dans la soirée, développement de photos d'effets de vagues prises par Griaule. Les révélateurs manquent parfois de passer par-dessus les cuvettes.

24 mai (dimanche de la Pentecôte).

Il commence à faire beau et chaud.

Le matin, conversation et apéritif avec le commandant. Il nous raconte que les Kroumen du bord ont l'habitude, lorsqu'ils veulent combattre la fièvre, de s'introduire un piment dans l'anus. Par ailleurs, le piment est un des éléments essentiels de leur nourriture. Il nous dit aussi que, dans certains ports africains, pour lutter contre l'alcoolisme, on a interdit jusqu'à l'importation de l'alcool à brûler.

L'après-midi, grande séance de graissage des bottes et chaussures sur le pont, en se rôtissant au soleil. Nous sommes maintenant au large des côtes du Maroc. Quelques indices du pays chaud : des cancrelats apparaissent sur les murs ; à déjeuner, quelques petites fourmis se sont promenées sur la nappe et ont grimpé sur le pain. Dans l'après-midi, aperçu des méduses à crêtes violettes, filant le long de la coque du navire. Passé la soirée avec Griaule, sur le gaillard d'avant, à causer, lui étendu, moi assis, regardant l'étrave, le ciel, l'écume, etc. Souvenir d'une chanson :

Michel Leiris

L'Afrique fantôme

En 1930, alors que, surréaliste dissident, il travaillait à la revue *Documents*, Michel Leiris fut invité par son collègue l'ethnographe Marcel Griaule à se joindre à l'équipe qu'il formait pour un voyage de près de deux ans à travers l'Afrique noire.

Écrivain, Michel Leiris était appelé non seulement à s'initier à la recherche ethnographique, mais à se faire l'historiographe de la mission, et le parti qu'il prit à cet égard fut, au lieu de sacrifier au pittoresque du classique récit de voyage, de tenir scrupuleusement un carnet de route. Ce parti cadrait avec les vues du grand sociologue Marcel Mauss recommandant aux chercheurs la tenue de tels carnets en marge de leurs enquêtes sur le terrain. Mais, tour personnel donné à cette pratique, le carnet de Michel Leiris glissa vite vers le « journal intime », comme s'il était allé de soi que, s'il se borne à des notations extérieures et se tait sur ce qu'il est lui-même, l'observateur fausse le jeu en masquant un élément capital de la situation concrète. Au demeurant, celui pour qui ce voyage représentait une enthousiasmante diversion à une vie littéraire dont il s'accommodait mal n'avait-il pas à rendre compte d'une expérience cruciale : sa confrontation tant avec une science toute neuve pour lui qu'avec ce monde africain qu'il ne connaissait guère que par sa légende ?

Ainsi s'est édifié *L'Afrique fantôme*, qui consiste essentiellement en la reproduction des notes narratives ou impressionnistes que l'auteur avait prises au jour le jour, non moins attentif à ce qui se déroulait dans sa tête et dans son cœur qu'à ce qui, extraordinairement divers et par des voies diverses elles aussi (appréhension directe, information pure ou participation vivante), l'atteignait du dehors.

Lou Laurin-Lam, *Portrait de Michel Leiris* (détail)
© ADAGP, 2006. Photo collection particulière.



9 782070 711888



88-II A 71188 ISBN 2-07-071188-9

Extrait de la publication